

Entretien avec Jiri Menzel

Christina Stojanova

Volume 15, Number 1, Spring 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33752ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Stojanova, C. (1996). Entretien avec Jiri Menzel. *Ciné-Bulles*, 15(1), 12–15.



Le réalisateur Jiri Menzel (Photo: Hana Mahlerova)

**«Il est temps de dire
tout haut
que les Tchèques
n'ont pas toujours été
les "bons" de l'Histoire.»**

Jiri Menzel

par Christina Stojanova

Jiri Menzel a la réputation d'être un cinéaste qui résiste aux interprétations dominantes de l'histoire, en douceur toutefois, sans agressivité. Ses films proposent toujours une alternative inattendue et quelque peu surréaliste aux points de vue officiels. Le premier, **Trains étroitement surveillés** (1966), qui a obtenu l'Oscar du meilleur film étranger, prenait le contre-pied de la façon solennelle dont les films tchèques sur la Deuxième Guerre mondiale présentaient la résistance. **L'Alouette sur un fil** (1969), censuré pendant plus de 20 ans, défiait les dogmes du réalisme socialiste en révélant sans vergogne les aspects absurdes du régime communiste pendant les années 50. Il travaille d'ailleurs avec des écrivains — V. Vancura, B. Habal, J. Skvorecki, Z. Svirak — qui partagent son penchant à se moquer des valeurs petites-bourgeoises auxquelles le peuple tchèque semble attaché au point qu'elles ont survécu à l'assaut culturel du communisme. Dans cet entretien, il nous offre un point de vue critique sur l'histoire passée et récente de l'Europe de l'Est et de la Russie.

*Ciné-Bulles: Votre humour bon enfant approche, et rejoint parfois, la satire la plus caustique, notamment dans **Une blonde émoustillante** (1980) ou **Mon cher petit village** (1986) qui vous a valu une seconde mise en nomination pour un Oscar. Votre plus récent film, **les Aventures d'Ivan Tchonkine**, ressemble-t-il de ce point de vue aux précédents?*

Jiri Menzel: C'est encore, effectivement, l'adaptation d'un roman satirique, **les Aventures singulières du soldat Ivan Tchonkine** de Vladimir Voinovitch, interdit en Union soviétique jusqu'en

1988. Je considère ce film comme une grande réhabilitation de l'esprit du peuple russe. Je voulais montrer que la Deuxième Guerre mondiale a été la pire épreuve infligée par Staline à son peuple. C'est un film résolument antimilitariste; en même temps, je ne voulais pas grossir les rangs de ces cinéastes qui clament à tout propos qu'ils sont contre la guerre, tout en étant absolument fascinés par elle. C'est que les scènes de guerre sont très «efficaces»: il y a du drame, des coups de feu, des explosions, de la souffrance et des morts. Cela attire les spectateurs, et bien peu d'entre eux quitteront la salle convaincus que la guerre est nécessairement un mal. Prenez Oliver Stone, par exemple: il se prétend opposé à la guerre, mais chaque plan de ses films montre qu'il la trouve fascinante et qu'il adore tout simplement la violence...

Ciné-Bulles: *Les protagonistes de tous vos films sont des gens ordinaires, des «petits», qui réussissent cependant à continuer à avoir un comportement jugé excentrique, et à triompher ainsi de l'absurdité du statu quo. Le candide Tchonkine, paysan devenu soldat, s'accommode du mieux qu'il peut d'une mission absurde: monter la garde devant un avion immobilisé dans le carré de choux de la blonde, jolie et appétissante Nyours. Comment pouvez-vous penser que le public d'aujourd'hui, habitué aux héros plus grands que nature de Hollywood, va s'intéresser au sort de Tchonkine? Il est interprété par un acteur, Guennadi Nazarov, qui fait tout juste cinq pieds et dont la personnalité, certes tout à fait sympathique, n'a rien de dominateur. Vous le surnomez d'ailleurs vous-même, paraît-il, «petit sucre d'orge»!*

Jiri Menzel: Je pense qu'il est plus facile pour le spectateur de s'identifier à des personnages ordinaires; il va admirer les héros plus grands que nature incarnés par un Schwarzenegger ou un Van Damme, mais il ne peut pas se sentir proche d'eux, s'identifier à eux car ils sont étrangers à sa propre expérience. En outre, je ne suis pas moi-même un héros, je ne suis pas grand, je n'ai pas beaucoup confiance en moi... Je m'adresse aux spectateurs qui ont envie de s'identifier aux protagonistes, c'est pourquoi j'en choisis un qui ressemble au spectateur moyen et se comporte comme lui. Ce dernier peut ainsi en apprendre davantage sur lui-même. Personnellement, je me sens proche de personnages comme la Gelsomina de *la Strada*, qui tantôt se comportent correctement, et tantôt pas; les héros sans peur et sans reproche à la Schwarzenegger me mettent mal à l'aise.

Ciné-Bulles: *Comment pensez-vous qu'un film comme Tchonkine sera reçu par les spectateurs plus jeunes, qui n'ont jamais vu la Strada, et ont tendance à considérer les gens modestes et les gaffeurs comme des «perdants»?*

Jiri Menzel: C'est effectivement une difficulté, qui résulte de l'irresponsabilité collective de tous ceux qui travaillent dans les médias, qui n'ont jamais voulu reconnaître qu'il ne suffit pas de divertir, mais qu'il faut aussi éduquer, influencer, former le goût du public jeune. Leur égoïsme et leur avidité, leur recherche exclusive de l'effet ont encouragé la même irresponsabilité et la même avidité chez les jeunes spectateurs, et j'ai bien peur qu'on ne puisse plus arrêter le processus. On a du mal aujourd'hui à s'imaginer que la popularité universelle de Hollywood s'est bâtie sur Chaplin et ses petits personnages de «perdants» insignifiants!

Ciné-Bulles: *Depuis la période de la glasnost dans l'ex-URSS, beaucoup de vérités ont été révélées; la censure qui pesait sur beaucoup de livres et de films a été levée. Quelle contribution votre film peut-il apporter au rejet global du totalitarisme stalinien, à l'amer bilan, dressé par les Russes eux-mêmes, des dégâts qu'il a causés à la société?*

Jiri Menzel: Je crois, sans me vanter, avoir vu tous les films soviétiques sur la Deuxième Guerre mondiale — épiques, nostalgiques, dramatiques... Aucun d'entre eux ne dit rien sur la responsabilité des Soviétiques eux-mêmes dans leurs désastres, sur l'improvisation, l'insuffisance de l'équipement et l'entraînement de l'Armée rouge face à un ennemi aussi puissant. Les films que j'ai vus exaltent l'extraordinaire héroïsme des Russes dans la «grande guerre patriotique», mais ils n'expliquent jamais pourquoi ils ont dû se montrer si héroïques: l'armée venait de subir des purges sanglantes, de jeunes officiers incompetents s'étaient trouvés promus prématurément... De plus, Hitler a été accueilli comme un libérateur dans la plupart des républiques frontalières, opprimées par le communisme, en Ukraine, en Biélorussie, dans les États baltes. Cela explique en partie son avancée éclair jusqu'au cœur du territoire russe. Mais comme il était stupide et méchant, il s'est rapidement mis à dos les populations par des massacres, par la torture, le travail forcé à grande échelle, qui ont provoqué un vaste mouvement de résistance et de guérilla. Mais pouvait-on s'attendre à ce qu'il agisse autrement qu'en occupant impitoyable? Il était le chef et l'incarnation de l'autre totalitarisme, le fascisme. Dans le cadre de cet affrontement

Filmographie de
Jiri Menzel:

- 1965: *Petites Perles* (c.m.)
- 1966: *Trains étroitement surveillés*
- 1969: *Un été capricieux*
- 1969: *Crime au night-club*
- 1975: *À l'orée de la forêt*
- 1978: *Ces merveilleux hommes à la manivelle*
- 1980: *Une blonde émoustillée*
- 1981: *Retailles*
- 1984: *Festivités des perce-neige*
- 1985: *Mon cher petit village*
- 1989: *Konec Starysh Casu*
- 1991: *Opera Zebračka*



Les Aventures d'Ivan Tchonkine
de Jiri Menzel

sans précédent entre les deux géants totalitaires, communisme et fascisme, tous les personnages russes de mon film, même le dogmatique président de la ferme coopérative, même le représentant local du KGB, m'apparaissent avant tout comme des victimes.

Ciné-Bulles: *Victimes sans doute mais incroyablement doués pour la survie! À suivre les aventures du soldat Tchonkine dans ce village du fin fond de la Russie (qui s'appelle ironiquement «chou rouge»), on pense à celles du brave soldat Schweik durant la Première Guerre mondiale...*

Jiri Menzel: En effet, leur technique de base pour survivre est la même: obéir aux ordres jusque dans leurs conséquences les plus surréalistes, en révélant ainsi la stupidité et les contradictions.

Mais j'ai essayé d'échapper à l'influence de mon célèbre compatriote Jaroslav Hasek et de créer un personnage authentiquement russe, pas un double de Schweik. C'était évidemment, pour moi Tchèque, un défi considérable; je savais qu'une adaptation russe du roman de Voinovitch avait été refusée à la dernière minute par les producteurs. Je m'inquiétais de la réaction du public russe. Mais j'ai eu tout au long l'appui de Nikita Mikhalkov. Les principaux acteurs — le jeune Guennadi Nazavov (Tchonkine) et Zoja Bouryak (son amie Nyoura) —

m'avaient été personnellement recommandés par lui; le bon choix des acteurs russes était la façon la plus sûre de préserver le caractère russe de l'original.

Ciné-Bulles: *On a tourné beaucoup de films sur la Deuxième Guerre mondiale dans tous les pays du bloc communiste; certains rapportent honnêtement les événements, mais dans l'ensemble le rôle des unités de partisans, celui des partis communistes dans la résistance y est exagéré. Pensez-vous que le temps soit venu de rétablir la vérité historique, tranquillement, modestement, avec humour, comme vous le faites dans Tchonkine?*

Jiri Menzel: Le refus de toutes les opinions non conformes à la version officielle a contribué à fixer des préjugés et des vues erronées dans la mémoire collective des pays de l'Est. La guerre froide, qui se prêtait facilement aux stéréotypes dramatiquement contrastés, tout noirs ou tout blancs, a joué son rôle, et la superbe imagerie épique des films de guerre d'Europe de l'Est n'a pas aidé à l'établissement de la vérité. Mais je ne pense pas que le temps soit venu où l'on pourrait réaliser des films capables d'effacer toutes les impressions fausses, et pas seulement par manque d'argent.

Scénaristes et réalisateurs ne peuvent absolument pas entreprendre une tâche aussi complexe dans le seul but de corriger les erreurs d'interprétation historique des communistes; il leur faudrait encore trouver l'angle permettant de relier ces sujets historiques au présent et de leur redonner leur importance. Avant que les cinéastes puissent tourner des films historiques avec une perspective correcte, il faudra que les historiens fassent leur travail, fassent entrer dans les livres d'histoire les faits et les événements qui ont jusqu'ici été cachés ou négligés — des phénomènes comme le mouvement Chetnik en Yougoslavie, ou l'armée de l'intérieur polonaise, ou l'armée Vlassov en Ukraine sont complexes et n'ont toujours pas été étudiés sérieusement. L'histoire officielle tchèque ne dit presque rien sur la façon dont les Allemands des Sudètes ont été traités après la guerre. Il ne saurait évidemment être question de comparer les privations subies par l'ensemble des citoyens tchèques pendant les six années de guerre avec les souffrances d'un nombre restreint d'Allemands pendant quelques mois après la guerre. Mais ces souffrances, si limitées soient-elles, n'en sont pas moins une honte pour notre nation, qui se proclame fièrement démocratique. Cet épisode a été passé sous silence pendant des années. Il est temps de dire tout haut que les Tchèques n'ont pas toujours été les

«bons» de l'Histoire; nous avons nous aussi quelques raisons de nous sentir coupables. Même les vainqueurs devraient avoir honte: des milliers de soldats passés à l'Ouest dans les derniers mois de la guerre ont été livrés à Staline par le commandement allié. On sait ce que le sanguinaire dictateur en a fait; il les a fait fusiller sur-le-champ.

Mais la fonction du cinéma n'est pas d'illustrer l'histoire; elle est de la réfléchir et d'y réfléchir, en nous disant quelque chose sur l'âme humaine. Le cinéma doit essayer d'expliquer, par exemple, comment il se fait qu'en Bosnie des gens ayant vécu côte à côte pendant 34 ans sont aujourd'hui en train de se massacrer sans raison apparente, pour rien!

Un bon film de guerre doit comporter un effort pour saisir l' inexplicable transformation d'un être humain en monstre sans pitié; mais pour y réussir, il faut, comme je l'ai dit, d'abord de bonnes idées d'histoires, et puis... beaucoup d'argent!

Ciné-Bulles: *Quel effet les nouvelles libertés démocratiques ont-elles eu sur le cinéma tchèque?*

Jiri Menzel: Bohumil Hrabal a dit une chose très importante: un régime communiste cherche toujours à fermer la porte de la liberté, tandis que l'art et les artistes cherchent toujours à l'ouvrir. La grande question était donc: comment garder la porte ouverte — ou au moins entrouverte? L'art, sous le communisme, était le résultat de la confrontation entre ces deux forces; aujourd'hui, il n'y a plus de porte, et les deux forces ont disparu aussi.

Sous le communisme, il y avait toujours des limites. Plus d'opposition. Mais pas beaucoup de réactions non plus: il est devenu très difficile de trouver une bonne histoire qui rencontre un écho chez beaucoup de gens. C'est pour cela que j'ai décidé d'adapter Tchonkin; le roman fournissait à Zdenek Svirk une histoire solide avec des personnages fermement dessinés d'où tirer un scénario qui manifeste non seulement l'humour bon enfant de Voinovitch, mais aussi l'amertume de sa satire.

Ciné-Bulles: *L'argent de la production ne vient pas seulement de la République tchèque, mais d'Angleterre, de France et d'Italie; ce type de production est-il exceptionnel, ou tend-il à devenir la règle?*

Jiri Menzel: En Tchécoslovaquie comme dans les autres pays communistes, le cinéma était un enfant gâté. Produire 50 longs métrages par année dans un



Les Aventures d'Ivan Tchoukine
de Jiri Menzel

pays de 15 millions d'habitants, c'est de la folie! La situation a changé radicalement à la suite non seulement de l'effondrement du communisme, mais du divorce avec la Slovaquie. Le marché des films nationaux est encore plus réduit, divisé entre cinq millions de Slovaques et dix millions de Tchèques. Pour ce qui est du marché, notre situation est celle de la Suède, de la Belgique ou du Portugal. Il va falloir dire adieu à la production sur une grande échelle. En Europe, il n'y a que quatre pays où les films peuvent faire un profit, l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Italie. Par contre, nous possédons, grâce à l'irresponsabilité financière du passé, des techniciens hautement professionnels — directeurs de la photographie, ingénieurs du son, monteurs, etc. Des équipes de télévision allemandes, américaines et françaises font appel à leurs services, car ils sont relativement bon marché eu égard à leur niveau professionnel. Vous imaginez bien cependant que ce n'est pas là une solution à long terme. Une autre façon de survivre est de rechercher une coopération avec d'autres pays européens comme la Hongrie, la Pologne, la France et l'Allemagne. Mais il faut réussir à former une équipe, et trouver des sujets susceptibles de plaire au public de chacun des pays participants. Dans cette perspective, mon dernier film était une bonne solution; jusqu'à nouvel ordre, il est impossible de tourner des films exclusivement tchèques sans le soutien de l'État, ou sans un commanditaire local solide. ■